

*« je me libère lentement
de l'emprise des murs »*

Entre-deux, Karolann St-Amand, p. 17

Le Pied

[Revue littéraire]

Le Pied est la revue littéraire des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal.

Le Pied est sur Facebook (Revue Le Pied).

Rédaction

Félix Durand, *rédacteur en chef*

redaction.lepied@littfra.com

Laurent de Maisonneuve, *secrétaire de rédaction*

Association des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM)

3150, av. Jean-Brillant, local C-8019, Montréal (Québec) H3T 1N8

Édition et révision

Charlotte Moffet, *éditrice*

Stéphanie Proulx, *éditrice*

Comité de lecture : Virgine Chaloux, Audrey Ann Gascon, Amélie Hébert, Jeanne Hourez, Hélène Laforest, Marilyne Lamer, Marie-Pier Lauzon, Déric Marchand, Eugénie Matthey-Jonais, Vincent Poirier, Karolann St-Amand et Eden Turbide.

Correction des épreuves

Félix Durand et Marion Thériault.

Collaborateurs.trices à ce numéro

Gabriel Cholette, Emmanuelle Dorion, Félix Durand, Emmanuelle Francoeur, Alizée Goulet, Louis-Marc Lambert, Perrine Leblan, Emilie Maltais, Ivan Peña, Mattia Scarpulla, Karolann St-Amand, Mélina Verrier et Anna Zerbib.

Diffusion et organisation des événements

Déric Marchand

Rédaction web

Laurent de Maisonneuve

Graphisme

Claudiel Lauzière Vanasse

Impression

Mardigrafé inc.

Infographie

Caroline Villemure

Couverture

Sur le patio de la voisine, multimédia,

Claudiel Lauzière Vanasse, 2017.

Photographies

Karolann St-Amand

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2017

Les textes de prose (essai ou création) soumis doivent être d'au plus 1250 mots; les textes en vers ne doivent pas excéder quatre pages. Les textes doivent être soumis en format .doc par courriel à l'adresse redaction.lepied@littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur.e doivent être indiqués dans le courriel. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur.e participera. L'auteur.e doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro de l'hiver 2018 est le 20 octobre 2017.

Le Pied en ligne (lepied.littfra.com) diffuse tous les textes de la revue imprimée ainsi que des textes inédits. Pour soumettre un texte à la revue en ligne, envoyez le document à web@lepied.littfra.com. La longueur maximale pour le Web est 1250 mots; pour un projet de plus grande envergure, il est préférable de consulter le rédacteur web d'abord.



SOMMAIRE

5 AU LECTEUR

9 VEUVE DE CHAIR

Mélina Verrier

13 JOUR DE GEL

Alizée Goulet

16 ENTRE-DEUX

Karolann St-Amand

19 CITATIONS CÉLÈBRES ET
AUTRES PETITS
MENSONGES
HISTORIQUES

Ivan Peña

22 LES PETITES FINS DU
MONDE

Perrine Leblan

25 LENTEUR JAUNE

Louis-Marc Lambert

26 LA FORÊT DES PYOTR

Emmanuelle Francoeur

31 HÔTEL EUROPA

Mattia Scarpulla

35 IVRESSES IMPÉRIALES

Emilie Maltais

41 DEUX VÉRITÉS UN
MENSONGE À PROPOS DE
XAVIER DOLAN

Gabriel Cholette

48 L'AUTRE SOURIS BLANCHE

Anna Zerbib

52 ENJAMBE LES CORBEAUX

Emmanuelle Dorion

54 DORMIR EN NOVEMBRE

Félix Durand







5 45 tr 3 1 4 43 21

p *poco a poco cresc.*

1 2 1 2 3 1 2 3 4 5 2 3 1 2 1 2 1 5 4 1 5 4 2 1 2 1 5 4 2 1 2

Red. * Red. * Red. * Red. * Red. * Red. *

4 3 2 1 43 4 5 4 3 54 12 5 1

1 4 2 1 2 1 4 2 1 2 5 1 2 4 1 2 2 3 1 2 1 2 1 2 3 2 1 2 3 2 1 4 1 2

Red. * Red. * Red. * Red. * Red. * Red. * Red. *

4 3 5 1 4

dimin. *p*

5 3 2 1 2 3 2 1 2 3 1 5 2 1 4 2 1 2 3 1 2 3 1 2 2 3 1 2 2 3 1 2 3 1

Red. * Red. * Red. * Red. * Red. * Red. * Red. *

4 2 3 4 2 1 43 21 3 4 5 5 4

aspiratamente *cresc.*

1 2 3 4 1 1 2 3 4 1 1 2 3 4 1 1 2 3 4 1 1 2 3 4 1 1 2 3 4 1

Red. * Red. * Red. * Red. * Red. * Red. * Red. *

5 3 4 4 3 4 3 4 5

f

1 2 2 3 1 2 2 3 1 5 2 1 4 1 2 3 4 1 2 3 4 1 2 3 4 1 2 3 4 1

Red. * Red. * Red. * Red. * Red. * Red. * Red. *



Veuve de chair

MÉLINA VERRIER

La tête fondue dans ce spectre
de corps pneumatique
dans le bas-ventre
je n'ai qu'un monceau
de litière usée

Les gestes lourds
je penche
vers l'éclatement

[P] VEUVE DE CHAIR - MÉLINA VERRIER

J'avance avec la hantise
du squelette embusqué
derrière les formes pleines

Sur le plancher j'ausculte
les jambes béton des autres
compose une fiction
où le matériau se casse

Les ciseaux callés dans la pierre
des éclats opèrent une évasion
creusent ma peau d'esquive

Les saisons roulent

S'accroche
l'automne gercé
des amertumes d'hier

Une tiédeur
coule dans mes pores
trace la voie du cadavre





Jour de gel

ALIZÉE GOULET

15 h 45, une heure de rien, un moment de la journée durant lequel le vide des après-midis solitaires se matérialise. Quelqu'un est là? Et l'arrivée du soir se fait attendre. Je suis seule, et toi? Où est-ce que nos jeux t'ont amené? Dans l'espace, sans doute, à bord du vaisseau que nous avons construit pour échapper à l'explosion prochaine de notre planète. Nous devons prendre une trajectoire secrète et trouver un environnement habitable avec beaucoup d'écureuils et de sauterelles. Dans nos bagages, tes peluches préférées, mon oreiller et surtout, nos couvertures fleuries pour se bâtir une cabane. Quand je repense à nos projets, je m'aperçois que nous n'avions jamais eu l'intention de sauver papa et maman de l'apocalypse, juste toi et moi.

Parfois, j'aurais voulu échanger nos places, être celle qui t'a laissé sur Terre, mais me voilà, encore à la maison, et j'essaie de ne pas penser à eux, les êtres humains, les inconnus, les imposteurs, les égoïstes. Ceux qui t'ont oublié. Le téléphone sonne, ils prononcent mon nom, parlent avec gentillesse, me forcent à essayer, à me concentrer sur les saisons et les bienfaits du temps qui passe. Comment leur dire que novembre se manifeste chaque matin? Un jour de gel inattendu. Tu devais m'attendre. Je t'en veux quand je remarque les petits plis qui s'inscrivent aux coins de mes yeux.

Couchée dans mon lit, ma mémoire est jonchée de débris volcaniques. Doucement, la poussière flotte, vrille, se relâche, meurt sur ma peau. Camouflée, je disparaiss et j'écoute mes membres s'enfoncer dans le coton. J'accumule. Des sons s'éloignent et reviennent, des images se brisent quand je ferme les yeux, fractions d'isolements dans lesquels j'entre en moi. De longs frissons voyagent dans chacun de mes muscles. Toujours, le monde me réclame, de loin je





perçois qu'à la surface la vie s'agite. Les rumeurs de la pluie, du calorifère, me tirent de l'inertie. Je sens la friction de ma peau et du tissu, des contacts électriques qui laissent mon corps froid. Je lutte. Les résurrections sont pour les jours de désespoir et de foi. Moi, je préfère encore la neige et le calme, je scelle mes yeux.

Je m'ennuie à peine, la maison est grande, elle tremble, craque, parfois. Je pleure avec elle. J'observe les araignées qui habitent les murs blancs. Tu ne me croirais pas si je te disais qu'elles ne m'effraient plus. Encore allongée, je vois mes pieds. J'aime les fixer, ils portent les marques de ma défaite, sales, ils m'attachent au sol. Je pense aux étoiles, à la poussière qui flotte dans le cosmos. J'hésite. Je regarde vers la fenêtre, les nuages défilent avec rythme, la pluie glisse sur la vitre.

Il est 16 h 34. Une heure de tout et de rien, un moment de la journée où se consomment les dernières minutes de l'après-midi. Je rêve souvent d'une lumière qui s'éteindrait en même temps que moi, d'une lueur bleutée pour teinter mes lèvres, promesse d'une longue nuit. Je pourrais mourir à chaque instant, mais j'ai appris que les volcans endormis se réveillent continuellement, ils vivent malgré eux. La poussière s'agite, mes yeux brûlent. La fenêtre est embuée, j'ai chaud, je fais de grands efforts, je me concentre sur ton visage, j'entends ton rire juste avant de lâcher prise. Bientôt, mon univers est bousculé par le son de tes pas dans l'escalier, par ta main qui apparaît dans l'embrasement de la porte. Tu es venu, je suis heureuse. Je trouve la force de me lever, de te regarder, de prendre ma boîte, es-tu toujours là? J'avance avec difficulté, descends les marches, m'installe à la table, ouvre mon coffre, en sors les outils, provoque des éruptions.

Tu sais, quand le magma coule, il est déjà froid et dans ma victoire contre mon corps, j'oublie même de te chercher. Pendant un bref instant, je me suffis, je trace les marques de ton affection sur ma peau, je te rejoins un peu. Tu as toujours dessiné mieux que moi, mais je me





suis améliorée depuis ton départ. Maintenant, j'ai envie de danser, je cours après toi partout dans la maison, tu ris, j'entends papa qui est dehors, nous courons jusqu'à notre nid, cachées dans la barbe d'Hubert Reeves, à l'abri des supernovas et des garçons qui font des jambettes, nous deux, lovées dans la douceur des couvertures encore chaudes que maman a sorties de la sècheuse. J'ai moins peur.

Aujourd'hui, novembre me rattrape encore, à 17 h 03, je commence à effacer le matin, péniblement, avant de trouver refuge dans la nuit, le bout de mes doigts gelés, j'efface les bavures de mes croquis, reprends place dans mon cratère. Seule, j'ai continué à grandir après la fin du monde. Une lumière bleutée m'accueille dans ma chambre, petite douceur, le jour s'évanouit et je m'apaise. Là, je te revois vraiment. Nous jouons au badminton dans la rue, le vent est fort, le tonnerre est encore loin.



Entre-deux

KAROLANN ST-AMAND

au détour de mai
en plein cœur du torrent
une brèche

sorte d'intervalle blafard

le temps devient tactile
aucune courbe ne se dessine
à la lisière
du tangible

j'amorce la création
d'une esquisse de *moi*

la rive de mes espoirs
s'infiltré dans ma seconde chair

la rupture s'engendre
avant après elle
entre l'hiver et maintenant
un silence discontinu s'installe

un *moi* physique se déplie

je me libère lentement
de l'emprise des murs
me lance à l'assaut de l'aube



Citations célèbres et autres petits mensonges historiques

IVAN PEÑA

« T'es mon meilleur ami. Pour la vie. »

La procrastination à Netflix.

« C'est toujours bon, pour dimanche? »

Jésus sur la croix.

« Pis sur le frigo, c'est les dix règles du AirBnb. »

Dieu à Moïse, juste avant de partir en vacances.

« Mais qu'est-ce qui s'est passé ici?! »

Dieu qui revient de vacances.

« #TiradeduNez

Ah! Non! C'est un peu court, jeune homme!

On pouvait dire, bien des choses en somme...

En variant le ton, par ex- »

Cyrano de Bergerac sur Twitter.

« Ça risque d'être plus facile que prévu, Dmitri. »

Vladimir Putin après l'élection américaine.



« Player Two
Press Start. »

Une enfance solitaire.

« Montréal, c'est moi. »

Denis Coderre.

« Miam. »

Un chien qui a un chat dans la gorge.

« Yummy. »

Un chien du West Island qui a un chat dans la gorge.

« I knooooooooow. »

Une anglophone qui savait.

« Miroir, mirror,
Tell me who's the plus beau. »

Justin Trudeau et son multiculturalisme.

« To the left, to the left. »

Beyoncé sur Tinder.

« Votre appel est important pour nous. »

Un mensonge auquel on ne peut répondre.





« Pas game. »

Le Kamasutra.

« Personne.e qui m'écoute, ici.tte. »

Manon Massé à l'Assemblée.

« C'est pas ça que je voulais dire. »

Karl Marx à Staline.

« Marco!

Marco!

Marco?!

Oh mon Dieu,

MARCO! »

Polo qui va jouer tout seul, maintenant.



Les petites fins du monde

PERRINE LEBLAN

*Parfois je suis un bon poète mais
la plupart du temps
je suis dans un bar*

Patrice Desbiens

on pourrait mourir ce soir
mais on préfère rester modestes
choisir les petites morts
plutôt que les grandes
face à leurs promesses d'apocalypse
on commande deux fins du monde

on aime la poésie cheap
cachée au fond des quilles de Labatt 50
dans un karaoké louche
celle qui goûte le pop-corn de bar
et qu'on griffonne sur des napkins

y a un papillon de nuit sur la table de pool
le déluge dehors qui avait prévenu personne
on se renfonce dans nos sièges
dos au mur face au monde
c'est lui qu'on est venus regarder

je vois double et pour une fois c'est pas la bière
dans la lumière bleutée de mon cellulaire
y a l'écho poétique de mes soliloques Messenger
fragments instantanés qui se répètent aussitôt
mes idées me renvoyant à moi-même

on se lève pour danser
pendant que le bar s'appuie sur ses piliers
et leur humour de comptoir
Hochelag Funk You Up
on se rassoit pour écrire
des pensées qui n'existeront pas demain

si y a un mot qui est flou
on le prend pareil
anyway après quelques vers
on fait plus la différence

on pourrait mourir ce soir
et ce serait ben correct
mais on préfère quand même procrastiner





Lenteur jaune

LOUIS-MARC LAMBERT

tu t'es fait une nouvelle peau avec de la crème qui avait de l'urine
dedans
bien sûr que je te préférerais avant

il y en a qui choisissent d'aller à Las Vegas ou au Machu Pichu

toi tu restes dans ton appartement
tu mets de l'eau sur les murs
pour voir ton environnement pourrir



La forêt des Pyotr

EMMANUELLE FRANCOEUR

Un. Stanislav.

2017. Nous prenons place autour du feu, mon frère et moi, à des kilomètres de Grozny. À la noirceur de la ruralité se dévoilent les étoiles. Une bruine, une centaine de filons suspendus, entreprend de recouvrir la terre. Mon cadet tremble. De froid ou de peur, je ne sais pas.

Dans le tronc d'un arbre tombé, je lis l'âge et la tragédie d'une tempête. Mille racines soulevées recueillent les insectes décomposeurs. Bien sûr, cette tempête n'a pas emporté tous les arbres, ce qui d'ailleurs aurait été impossible, mais cet arbre-là est mort, et rien ne le ramènera et les tempêtes ne peuvent pas abattre les forêts, mais cet arbre-là est tout de même mort.

Luka se balance légèrement, geste vestige de l'enfance, et de la même façon, son esprit hésite entre les émotions. Le mouvement intermittent de ses mèches blondes laisse entrevoir un regard accusateur. Le visage couleur écran de portable, Luka me toise. Les accusations en suspens; les cendres retombent. Je parle le premier.

- Il y a une couverture dans le pick-up si tu la veux.
- Pas besoin...

Le misérable reste planté sur sa bûche de bois trop loin du feu. Il grelotte. La lumière lèche le bas de son visage, me laisse deviner des cernes violacés sous son regard voilé.

Deux. Luka.

Le meurtre de Pyotr Ignatiev a bouleversé le quotidien de notre famille. Une impression d'horreur avait de longtemps empoisonné ma





vie... Mais je n'avais pas encore entendu le monde s'effondrer. Pas avant que Pyotr ne hurle depuis le cœur de la forêt. Et que je n'entende son crâne se fendre sourdement. Ma mémoire se trouble, ensevelit la peine sous les ritournelles d'oiseaux sauvages.

Nous devons amener Pyotr à la frontière. Le régime avait été informé de son homosexualité par une dénonciation anonyme. Pas de procès, pas d'avocat. Pyotr s'était retrouvé sur la liste d'un camp de concentration. Stanislav et moi avons promis de l'aider à fuir la Russie. Avions conduit le soir. Stanislav et Pyotr étaient partis dans la forêt pour pisser. Et Stanislav, seul, en était ressorti avec un pied-de-biche. Taché de sang. Des mots dans sa bouche. Je ne sais pas ce que veut dire « faire son deuil ». Les oiseaux chantent en boucle.

Trois. Stanislav.

Il marmonne comme s'il overdosait à l'héroïne. Je comprends qu'il entend des bruits dans sa tête. Je lui parle pour qu'il ait une présence dans son délire. Luka n'arrête plus; je lui crie de se la fermer. Un instant, le silence de la forêt m'apaise. Mais trempé de sueur froide, je ressens une averse de honte. À demi-voix, Luka entame une chanson.

Jeune garçon,
j'aime ces bois,
où les règles des grands ne s'appliquent pas.
Longeant la rivière, eau sur pierre,
la faune fuit
et derrière elle demeure mon prix.

Je serre les poings, retiens l'envie de frapper Luka. Les phrases musicales s'unissent en une vibration continue, agressive.

Désormais dérive l'oiseau tenaillé,
sa vie envolée et ses ailes jetées.





Les iris bleus de Luka. Le récit, modulé au son de la voix, panse les horreurs.

J'aurais voulu qu'il comprenne.

Je n'avais pas d'autres choix.

Quatre. Luka.

Vingt-quatre images secondes de Stanislav. Son poing fermé arrête mon chant. De ma bouche s'écoulent des notes en rouge. J'ai le cerveau troué, c'est sûr. Des fourmillements parcourent ma tête. À l'intérieur, l'afflux sanguin se paroxyse. De ses échos émerge un souvenir macabre.

Voix aériennes, chantez.
Criez à gorge déployée.
Pleurez la colombe égorgée.

J'ai un frère devant moi.

Cinq. Stanislav.

J'ai un frère devant moi. Tissu d'une vie déchirée. Peau fendue. Je le vois, blessé. Mais la nuit n'appartient qu'à l'aîné destitué. Pyotr a choisi son sort.

Dans la rivière, eau sur pierre,
saigne la voix aviaire.

Les notes exhument un souvenir, déterrent le cadavre de l'homme qui a été Pyotr. L'homme qui a choisi que se rompent sa famille et ses os. D'une nature qui ne raisonne pas, ne comprend pas, le ciel pèse sur mes épaules.

Près du feu, la souche de l'arbre abattu arbore les traces de l'âge. Les sillons m'évoquent le parcours d'idées ayant creusé une vie intérieure,



comme les ramifications d'une intelligence mise à découvert. Je les imagine qui chuchotent et se font écho sous les croûtes d'écorce.

Les secondes s'écoulent. Le contrôle m'échappe. Je suis au sol. La terre s'écarte de quelques millimètres. L'espérance de m'engouffrer. J'apprends que mon cadet sait souffrir les impacts sur ses jointures. Coup après coup. J'apprends que Luka sait frapper sa colère sur la chair des autres.

C'est la dernière fois que je le vois.

Je sais que ça vaut mieux.

Luka. Six.

J'ai cherché mais.

Emmitoufflé dans son vieux chandail rouge, j'ai plongé dans le lac. Vêtement oublié de Pyotr sous terre, l'ai ramassé dans le pick-up avant de partir. Vêtement-mémoire. Je flotte, la tête vers les étoiles. Les vagues m'emportent où elles veulent.

Je n'ai jamais trouvé sa tombe.

S'est répercuté son souvenir sur tous les arbres. Frère-forêt. Nature. Renouveau que les meurtriers n'arrêtent pas.



Hôtel Europa

MATTIA SCARPULLA

trois heures du matin et la femme de l'accueil raconte les corps qui
explorent sur la place sculptée en roumain en italien en anglais

les pieds de l'étranger brûlent il finit

l'eau il en redemande il balbutie qu'il est

en fuite des histoires

mais le temps passe et la femme part et revient sans eau
avec son histoire avec sa crainte d'exploser et son attention extrême
sur ses mains et l'attention extrême de l'étranger sur ses mains la
femme parle et brûle et la torche vivante court après l'étranger avec
toutes ses mains pleines de bouteilles vides



corps relâchés sur les canapés dans la pénombre la pluie les coupes
du monde l'acte humide sur la vitre comme la chair se caille les bras
sommambules gesticulent une croyance amnésique

on crie réveillez-vous dénudez-vous
montrez une liberté quelconque montrez
ce sang cette peau ces os ces muscles
gonflés prêts à exploser

le déracinement des paroles des autres le déchaînement des tripes
de l'histoire dans leur bouche

les corps sur le canapé sont désormais un rêve l'histoire survit seule
et se pardonne dans la chambre de l'étranger deux siècles de solitude
éveillée





l'exil a les os enfoncés dans la table il est un dialogue entre des retraités et des chômeurs des étrangers en métamorphose dans les saisons et les langages l'ignorance de la solitude condamne la vie à la répétition dans la lutte et dans l'incompréhension

les Québécois parlent en français ils rient en allemand se souviennent de comptines belges s'aventurent dans des narrations épiques hongroises et serbes mais si un islandais affirme leurs origines étrangères alors ils le lavent de bière et l'insultent en italien

au-delà des identités le survivant se protège en buvant des litres d'insolence il remplace la terreur par la perte de contrôle arrogant il ne cède pas au compromis des traditions qui se côtoient et brûlent dans le même feu

dans cette intolérance résistante les étrangers se retrouvent à l'Hôtel Europa ils profitent d'une fatigue et d'une insomnie croisent des anecdotes mangent des tapas se rappellent leurs amours crachent dans leurs verres se nourrissent de leur lymphe et seul l'orgueil reste comme une liberté







Ivresses impériales

EMILIE MALTAIS

Sur Sanborn,
un chronotope hypertrophié
en résidence,
le Grand Tout
joue
avec le feu.

Un voisin,
une caisse de six
comme prétexte.

*

Il a un nom
d'empereur romain
et la noyade facile.

Son haleine promet
ce que nie sont regard

ou est-ce l'inverse
quand l'hésitation crève

sur le pas de la porte.

Dois-je le capturer,
le rendre à la rue.

*





[P] IVRESSES IMPÉRIALES - EMILIE MALTAIS

Aucun parfum de sommeil ne subsiste
aux crins des draps arides.

Un silence, effluves de fruits
bave des commissures.

Je l'aime voyou,

au creux des chrysanthèmes
et d'autant de boucane muette.

*

Asile, maison;
planches dépolies par les embruns,
carreaux vieillis.

Près du feu,
sous les couvertures multicolores et lourdes
paupières closes, peaux
contre peaux

divaguer.

Mes os vides
au matin, hors les fleuves
déversés, jusqu'à plus soif après
minuit.



L'estafilade perle
dos à lui qui dort
au creux de quelque chose
que l'on ne comprend pas.

Mordre pour adieu
quand je pars à l'aube.
Première neige
dans la fêlure des choses.

*

L'épicerie,
seul endroit
où l'on peut acheter des cigarettes
avec une carte de crédit.

Il récite Verlaine
dans l'allée des légumes en canne.

Fruit, fleurs, feuilles et branches
chez Super C.

On se tient la main
en cachette,
disserte longtemps
sur l'absence de valeur nutritive
du pain tranché.
Comme à notre insu,
amoureux.

*



Qu'arrivera-t-il quand il sortira de la salle de bain?

Son regard chevreuil
sa solitude
fondue
dans la mienne
salie.

Le halètement consommé
dans l'acétylène, nos nuits
essuyées sur le
drap contour du lit.

*

Vendredi de chasse,
il tombe des oreillers
sur *Les Cascadeurs de l'amour*.

Il m'appelle Fiancée.

On boit du vin tiède
dans des verres à shooter.
On sue la nuit
dans la vapeur
d'un élanement.

On rejoint
le vieil homme qui cloue nos noms
sur la page de garde
avec le sien.





Il n'y a
pas d'anneaux
pas de bouquet
ma robe est verte.

*

Les rides qui s'enracineront dans sa face,
le sang un huitième *native* qui battra son cœur,
le poil de ses oreilles,
la cicatrice d'une autre sur sa poitrine.

Je veux qu'il me les donne,
consigne.

*

Il y a plus de silence
que de présence
entre nous.

Il y a plus d'absence
que de réel niaisex.

*

Il a rasé ses tempes
ça lui fait une gueule d'iroquois
profil accidenté
années-lumière
forêt.

*





[P] IVRESSES IMPÉRIALES - EMILIE MALTAIS

Notre amour renard
nous est passé
entre les jambes.

Et je n'ai plus couru St-Denis
pour personne.



Deux vérités un mensonge à propos de Xavier Dolan

GABRIEL CHOLETTE

Chlamydia

Celle-là c'est Donovan. Ce jour-là il avait mal au ventre mais une date l'avait convaincu qu'un verre lui ferait du bien. Il feelait pas, mais ok pareil; un verre : Furco. Il y va avec une date, un gars qui l'intéresse plus ou moins, Dany y s'appelle, un genre d'artiste, c'est son genre, oui pis le gars connaissait tout le monde à MTL. Au bar ils ont vu Xavier Dolan avec un boy que Dono connaissait parce qu'il avait déjà couché avec. Les groupes se sont réunis : ça promettait d'être une soirée réussie. Trois quatre shots, les gars s'embrassent, ils parlent avec le DJ de choses qui se peuvent pas, on devient saoul, on parle de sexe évidemment, ça finit en french à quatre sur le dancefloor. Faut savoir qu'il y a pas vraiment de dancefloor au Furco, mais ça a rien empêché à leur danse torride. Plus la soirée avance plus le constat de Dono reste le même : c'est pas un verre qui va aider son mal de ventre pis ça s'étend vers le bas, c'est tout le bas du ventre qui bougonne, le Jameson aide pas, frenche pareil pis chiale pas. La soirée passe de même. À l'heure de fermeture des bars, l'heure des loups assoiffés, la date de Dolan avec qui Dono avait déjà couché propose de faire une visite guidée de son nouveau condo, on s'embrasse de oui, oui ok tout le monde est partant, sauf Dono et son bas de ventre qui va définitivement pas : on rentre en threesome tristes d'enterrer notre soldat tombé au combat. Dono reçoit en cachette le numéro de Dolan. Promettent de s'écrire avant la fin de la semaine.

Ils s'écrivent, les loups rerôdent, l'histoire dit pas vraiment comment leur sexe a été, mais tu sais *pas de nouvelles bonnes nouvelles* (ouvre



parenthèse en fait une fois on m'a dit, il y a vraiment longtemps, avant que Xavier soit Xavier Dolan, un ami qui traînait dans le Mile-End avant que ça devienne à la mode, ça doit faire huit ans Xavier devait avoir dix-sept, *Tu viens-tu qu'il avait dit, Pas encore* un peu hésitant mon ami lui répond. *Non, non je veux dire tu arrives-tu à venir : du sperme je veux dire tu jutes-tu?* Bon ça on a encore des doutes, mais paraît que c'est vrai, Xavier éjaculait pas à dix-sept ans ferme parenthèse), on va assumer que leur sexe a bien été pis que Xavier était venu partout sur Dono parce que dans le fond ça importe pas vraiment dans l'histoire, ce qui importe c'est que le lendemain, Dolan dort dans le lit, Dono sort du lit lui prépare un café, reçoit un appel de son ex, c'est awkward de répondre à son ex avec un one night pas loin mais tant pis, répond pareil, petit bruit de cuillère qui stresse dans la tasse, on revient dans le lit avec espresso et explication du mal de ventre dans le bas bas bas, Dono à 90 degrés perpendiculaires dans le lit à côté d'un Dolan à 180 : il le réveille d'un baiser qui sent le café et qui sous-entend chlamydia.

Latté soya

Lydia peut confirmer cette histoire, elle était là quand je travaillais. Ok faut savoir que je suis quand même pas pire sympathique, c'est que si je pouvais pas parler aux clients j'häïrais ma job, c'est dans le temps que je travaillais encore au Myriade, c'est dans le temps que le Myriade était à la mode itou, il y a un boute genre. Faut aussi savoir qu'on connaît les clients par leur nom de commande, genre si tu prends un allongé sans lait tous les jours y'a des chances qu'on t'appelle allongé noir dans ton dos, rien de méchant ça marche de même. Tout le monde savait que Xavier Dolan prenait un latté soya half-decaf half-caf moitié lait de soya moitié lait d'animal, pour emporter, ça faisait une méchante commande pareil. Bon faque si je parlais à tout le monde pis je m'efforçais d'être sympathique, j'étais comme une planche avec Xavier, rigide comme pris par un froid sibérien, pis je me suis dit, *la prochaine fois tu le cruises y'a pas d'affaire que tu vas parler à tout le monde mais qu'à Xavier Dolan tu lui dis rien, qu'est-ce qu'il va penser, si*



tout le monde fait ça ça lui donne vraiment le droit d'être en criss contre le monde, si tout le monde en restauration est bête avec lui qu'est-c'est qu'on a l'air. La prochaine fois était arrivée, dès son entrée nos regards se sont rencontrés, je lui ai demandé s'il prenait son drink de monstre, on jase un peu même, ça va bien, je le trouve petit d'un coup, j' pense qu'on flirt ouais. Jusque-là ça va bien dans l'histoire, je suis derrière ma machine en confiance de la confiance que ça te donne d'être barista avec un manche dans la main, mais bon pour faire le moitié décafé que sa commande de débile demande il faut que je me recule, que je me tourne un peu/empare une capsule de décafé pré-mesurée, que je la grinde pis que je la remette dans la machine, sauf que dès que je me retourne, le shake me pogne, je deviens vraiment stressé pis plus pantoute confiant, je shake des gros mouvements de tout mon vertical jusqu'à ce que j'échappe la capsule, que tous les grains tombent à terre dans un genre de gros vacarme pis que tout le monde (les collègues et les clients) se retournent tout le monde oui TOUT pis j'entends au loin la petite toute petite voix de Xavier, *Ben voyons ça va-tu?* je ramasse les grains en shakant encore plus, je grinde son café, pis quand tout est prêt je me retourne, la confiance revient, je le reregarde tout droit dans les yeux, à nouveau super confiant je pense que je lui fais quelques jokes pendant que son espresso coule, mais y'est là les yeux gros de même, la bouche ouverte il shake un peu, je continue mes blagues je me dis que je vais l'avoir à l'usure, mais ça marche pas, plus je dis des affaires plus j'ai l'air capoté, je dépose son café, il met un cinq dollars à huit mille mètres de moi, il part sans dire un mot shakant un peu encore. Il est jamais revenu, pis le Myriade c'est plus vraiment à la mode, faque je me suis trouvé une autre job.

Xavier Dolan

On sait l'effet que Xavier Dolan a eu sur ma génération, effet monstre, la crise de la quarantaine devenait la crise de la vingtaine pour tous les artistes qui se croyaient ratés dès qu'ils avaient pas eu leur première œuvre publiée à vingt ans, de la mardo on sait mais on y croit



pareil, vivre en même temps qu'une réincarnation du mythe de l'artiste-enfant, c'est pas tous les jours qu'on doit se comparer à Nelligan ou à Rimbaud. Finalement la moitié de mes amis qui étaient complexés par Dolan au secondaire quand *J'ai tué ma mère* est sorti ont fini au HEC, quelque chose à voir avec l'effet papillon, pis l'autre moitié ont compris que leur fascination était une manière détournée de vivre leur sexualité, pas de doute quand la scène qui te motive à aller voir le film cinq fois au cinéma Beaubien c'est celle avec les confettis pis toutes les guirlandes colorées qui font de l'amour gay une célébration orgasmique. Moi j'ai été marqué un peu plus longtemps que les autres faut croire, je me suis embarqué dans des plans douteux de courir après les fantômes, un genre de *Fucked my way up to the top*, comme la fois où j'avais spotté dans le Mile-End le gars qui est sur la photo dans la scène du prêtre de *Tom à la ferme*, que j'avais fait des pieds et des mains pour devenir son ami, que je l'étais devenu finalement, pis que je le suis encore même si j'ai découvert qu'ils étaient pas vraiment amis dans le fond, que Ben est juste ben trop beau pour exister pis que Dolan, un peu comme moi, était tombé sur lui dans les rues du Mile-End pis lui avait parlé. Des fois je me demande si Édouard Louis a créé la même fascination dans le milieu des wannabe artistes de la France. Pis des fois je me demande si Xavier Dolan et Édouard Louis couchent ensemble quand ils se retrouvent sur le même continent.

*

J'ai rencontré deux fois Jon Snow, l'acteur dont personne connaît le vrai nom, pis quand je raconte cette histoire tout le monde comprend exactement c'est qui Jon Snow. La première fois c'était pas exactement glamour. Je suis dans un after sur Durocher, je pense pis je danse depuis au moins une heure sans trop regarder rien d'autre que le DJ, le gars à droite m'accroche le bras pis je m'enfarge dans ses pieds à toutes les cinq minutes, mais c'est bon c'est normal ça arrive tout le temps c'est toujours packed de toute manière, faque ça fait une bonne heure qu'on danse pis qu'on s'accroche, pis je dis pas qu'il me cruise





non non là lui aussi fait juste apprécier son trip, il regarde le show pis il était avec des amis, ben après une heure je me rends compte que c'est Jon Snow qui est à côté de moi je frôle un peu la crise cardiaque, je cours à l'autre bout de la salle de rave même si dans le fond on était rendu partenaires de danse pis que j'aurais pu juste en profiter un peu. Ça, je sais que c'est vrai parce que le lendemain des amis postaient sur Facebook qu'ils avaient dansé avec Jon Snow la veille au même after que moi.

La deuxième fois : un peu plus intéressante, mais y'a pas grand chose à dire non plus. Dans mon désir de vivre des affaires ou de faire des collabs avec des artistes, ou je sais pas c'est peut-être encore un rapport obsessionnel à l'image va savoir, tout ça en même temps, curiosité peut-être, je me suis mis à faire des séances de nu pour un artiste peintre. Ça me dérange pas du tout d'être nu, de toute façon les poses sont tellement physiques qu'on oublie la nudité, ben Daniel le peintre me dit un jour qu'il a reçu un contrat de Xavier Dolan, il doit faire une toile géante de Jon Snow pour son prochain film, *Life and Death of John F. Donovan*, vous saurez que c'est vrai quand vous verrez la toile, pis il était pas payé pour le contrat alors que tout le monde, du chauffeur de taxi à l'assistante-café, est payé sur ce projet. Il avait dit Oui parce que ça voulait dire que Jon Snow viendrait poser, il avait juste une heure c'est un homme occupé, il aurait une heure de pose habillé, mais c'était un bon projet même si normalement Daniel acceptait juste les contrats payés, parce qu'après tout c'était son gagne-pain la peinture. Bon cette fois-là, j'avais été booké juste après la séance de Jon Snow, je sais pas si Daniel me faisait une fleur, on s'était fait Jon Snow et moi un high five dans la transition entre nos deux séances, un high five avec un regard vide qui voulait dire qu'il m'avait pas regardé une seule fois pendant l'after et que j'étais juste un vide pour lui. Ou un gars normal à qui on peut se permettre d'être fin parce qu'il est lui-même normal dans le fond.

*





Le rapport un peu obsessionnel à l'image, une nouvelle réalité permise par l'invention de Facebook puis ensuite d'Instagram, faut dire tout le monde l'a un peu vécu : mon ami Jean-François voit ça d'une autre manière puis il appelle ça *Avoir du guts*, lui en avait eu quand il avait écrit à Mado pour devenir un de ses danseurs (il fait pas la drag il fait juste danser pour eux), genre de quinze minutes régulières de gloire, puis je vais le voir puis je le trouve pas mal bon faut dire, une fois en vacances on s'était dit qu'il fallait continuer d'avoir du guts, il y a mille manières de dire ça, être carriériste, juste avoir de l'ambition, on dit ça comme on veut, un jour quand j'aurai publié mon premier roman, un roman qui portera pas sur Xavier Dolan mais peut-être indirectement oui, ben je ferai mon lancement au Café Cléopâtre, je porterai une boucle d'oreille clip on comme celle de Laurence dans *Laurence anyways*, je ferai un petit show puis j'inviterai tous mes amis, ensemble on s'endraguera, y'aura JF qui sera habillé en homme, puis qui fera une choré grandiose avec des drags du Mado, il y aura Dany qui sera en ce qu'il veut bien être, qui chantera ou juste qui viendra lire de la poésie, puis il y aura moi qui chantera un petit truc au piano. Je dis que c'est pas vrai mais dans ma tête c'est bien vrai.







L'autre souris blanche

ANNA ZERBIB

Papa nous ramène souvent deux souris blanches du laboratoire où il travaille, une pour chacune. À genoux, nous les regardons tous les jours mener leur vie de sœurs pâles. Je t'observe à travers la cage brandir la pulpe de ton doigt en offrande. Elles dorment beaucoup le jour, ça nous désole. Il n'y a que nous face à face, le visage rayé par les barreaux. Nous les appelons, nous nous en voulons de les réveiller pour nous amuser, nous nous demandons si elles nous voient en couleur, si elles comprennent nos signes. Elles vivent ensemble, elles dorment dans le même nid de mousse et de paille. Elles sont amies, parfois elles se disputent, c'est rare. Une souris, ça vit un an ou deux ans. Quand elles meurent, nous les couchons sur le dos dans des boîtes d'allumettes vides, et nous les enterrons dans le grand bac à fleurs sur le balcon. Nos mains couvertes de terre se joignent en l'air pour les recommander au ciel blafard des souris. Je n'ai pas le souvenir que l'une survive à l'autre. Le lendemain, papa nous en apporte des nouvelles. Il les sauve des expériences scientifiques. Nous sommes fières, nous sommes des mères adoptives. Leurs prénoms sont comme des paires, assortis, des noms d'espionnes complices, des inséparables. La tienne ne fait que manger, elle cherche à devenir énorme pour obtenir une cage plus grande. La mienne fait des provisions, elle cherche à s'échapper, elle a repéré la gouttière sur le balcon, elle s'y laissera glisser. Elle rêve de se rouler dans la boue stagnante, de changer enfin de couleur. Elle vit la nuit, elle court dans la roue qui tourne à l'infini. La tienne creuse dans la litière à la recherche d'un trésor. C'est maman qui nettoie leur cage, qui leur donne à manger après notre repas. Nous, nous rêvons de les faire sortir. Juste une fois, sur le divan, sur le balcon. Parfois, en conciliabule, nous décidons que nous allons les relâcher. Nous avons bien entendu leurs petits cris nocturnes, nous parlons leur



langue de galeries : elles sont du monde du sol, elles ne sont pas faites pour vivre au quatrième étage, elles veulent avoir froid, être humides et sales, sauvages, elles n'aiment pas le chauffage de l'appartement et les mains qui cherchent à les agripper. La mienne ronge les barreaux, la peinture s'écaille; la tienne, parfois, ne mange plus du tout. Papa dit que si on les relâche, elles ne survivront pas : elles ont été élevées en captivité, elles ne savent pas se nourrir, se cacher, elles ne connaissent pas leurs prédateurs. Pour leur sécurité, nous les gardons à l'intérieur.

Nous voudrions les toucher, les caresser. Ça leur arrive de nous mordre, nous ne sommes pas fâchées, ça doit être terrible, elles ne connaissent pas leurs parents. Leurs griffes ne leur servent à rien. Comme elles, nous laissons ramollir nos ongles inutiles dans le bain. Parfois, quand même, tu presses la pipette d'eau sur la mienne pour te venger de moi si j'ai trop d'amour, de baisers, de bravos de papa. Un jour, la tienne s'évade pendant que maman lave le socle en plastique de la cage. Elle passe derrière le lave-vaisselle, nous la poursuivons avec une cuillère à soupe. Papa l'écrase en déplaçant les meubles. Tu as tenu un journal de deuil dans un carnet des *101 Dalmatiens*. Je le lisais en secret et je pleurais, j'avais peur de me rappeler que j'avais peut-être ouvert la porte. La mienne s'est retrouvée seule, elle l'attendait. Tu n'étais plus de l'autre côté des barreaux pour la regarder avec moi, ma souris s'est prostrée comme une vieille dame aux cheveux blancs. Je ne supportais plus de ne pouvoir l'atteindre, je voulais la consoler avec mes mains. Nous espérions en silence votre retour dans la cage. Mon critère de choix, plus tard, deviendra : un animal que l'on peut prendre dans les bras. Toi, par la suite, tu as voulu changer. Tu as demandé des oiseaux. On n'a plus eu de sœurs souris. Tu as eu une cage à toi et une chambre à toi. La psychologue disait que c'était mieux, pour que tu arrêtes de te comparer. Papa et maman ont fait faire une cloison dans le salon, ils t'ont acheté une belle porte sculptée jaune et blanche pour excuser la finesse du mur. Tu as eu un couple, un mâle et une femelle, tu les as nommés sans me consulter. Tes oiseaux avaient chacun une personnalité trouvée par toi : tu t'es divisée en deux. Ils ont eu une histoire d'amour, ils ont eu un bébé, la cage était collée au mur, on ne



tournait pas autour, ça se passait dans ton espace privé. J'ai eu un poisson rouge dans un bocal à qui j'ai donné un prénom double avec un tiret. L'oisillon est mort, ses parents ont lancé l'œuf du haut du nid, tu ne l'as pas dit tout de suite, tu as eu honte. Quand on a enlevé la cage, il y avait des traces de leurs excréments sur le papier peint. Maman aimait moins les oiseaux. Papa a laissé échapper la femelle par la fenêtre de la cuisine en t'aidant à nettoyer la cage. Il a juré puis il a essayé de revenir sur son discours, il disait qu'elle pourrait s'en sortir dans la nature, qu'elle saurait se débrouiller, elle découvrirait le grand air, il te rassurait : elle était enfin libre. J'appelais celui qui est resté le veuf, l'inconsolé. Tu t'en es désintéressé, on n'a plus eu d'animaux. Toi et moi, en fait, on a peur des animaux. Souvent je pense au cimetière parmi les géraniums, et je pense à toi l'autre souris blanche. Je nous revois, petites filles aux allumettes qui arrosons nos mortes.







Enjambe les corbeaux

EMMANUELLE DORION

elle est pieuse la nuit flamande
dans la sueur et les violences désarticulées
où je rampe vers l'intime nourriture des morts



la porte fermée, se coudre les yeux
au matin de taupes et d'essence
les cèdres couchés dans la rue
les corbeaux pourris que le vent ébouriffe



se rappeler aussi la chambre à Maelbeek
où tu entrais neige sur neige
les pétales collés aux cuisses





on a laissé nos mains sur le froid des fenêtres

j'ai entendu la toux qui n'en était pas une
mange ta cendre dix ans et dix ans encore

restent la ville et le grand front malade
les os de mon visage, trop saillants et trop lourds
ramenés en pointe pour me faire mal





Dormir en novembre

FÉLIX DURAND

*on regarde le rétroviseur
le plus souvent possible*
T. C.

1. Des visages, des figures, nous sommes nus sur le carrelage. Ni deuil, ni fuite, simplement nus, dans nos mains, des allumettes à lancer par la fenêtre, le bruit de l'extinction, des visages, des figures.



2. Nous visiterons des lieux inhabitables, ceux où l'on brise en silence des rotules d'un seul coup de langue, loin de la blancheur du regard. Nous visiterons des lieux inhabitables car c'est peut-être là-bas que réside l'unique manière de ne pas mourir d'un coup de langue.





3. *L'impatience des poissons* : il y a là bruit et musique car on ne peut écrire *l'impatience des poissons* que dans la méconnaissance de sa signification.



4. Nous fracturerons nos doigts à coups de langue et de *sabots de Denver*. Je sais, Karianne, je l'ai déjà écrit comme j'ai déjà hurlé *pluie, chat, Winchester, drone, allumette, ménisque, friction...* Mais que dire de plus lorsque *le coup part comme un chevreuil qui tombe?*





5. *Pendant que j'ai l'omniscience fatiguée de mon attention constante portée aux choses, pendant que nous visiterons des lieux inhabitables où il sera possible de se tuer pour rejoindre Nelligan et de boire des liquides fuyant par l'aorte, je n'arriverai toujours pas à comprendre comment Desbiens écrit de si beaux poèmes.*



6. *Qu'y a-t-il avant le geste Roxanne? Un visage? Une figure? Il y a certainement un continent, quelqu'un quelque part connaissant la réponse, mais ici nulle trace d'une panique qui te renvoie par le vent. Mais Roxanne, qu'y a-t-il avant le geste?*





7. Nous avons déjà écrit un poème exquis au verso d'une vieille facture, quelque chose comme *nos corps entre les réverbères / les talons assez hauts pour éviter la neige / nous cherchons les gares abandonnées / où l'on pisse parfois en solitaire*. C'était peut-être le seul et dernier hasard, un *Coup de dés* au visage de l'échec.



8. J'ai failli mourir quatre fois. Mais je ne connais que l'ellipse qui est à la base du huit et des fleuves. Je ne connais que la perte et les feux éteints, le besoin de dormir en novembre et les mains qui caressent la nuque sans garder la mémoire des flammes. Tu es nue sur le carrelage et je te dis tout bas *j'ai failli mourir quatre fois*.





9. Je vous ai menti : je n'ai jamais trouvé les lacets de Sarah Kane dans une benne à ordures.



10. Nous tournons la page d'un livre comme on enterre son père. Sans pleurs, ni paroles. Sans connaître la signification d'enterrer son père, nous tournons la page d'un livre qui parle de poissons et de figures, de *gares abandonnées* et de visages. Même nu, je n'abdiquerai pas.





lepied.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.

Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.

